



« Il était une fois en Anatolie », meurtre dans la steppe

Des hommes boivent et parlent. Mais on ne les entend pas. On les voit à travers la vitre embuée d'une salle. Un chien dans la cour obscure gémit. Un homme sort et lui jette à manger. Puis il se passe quelque chose. Et on sait qu'un homme est mort. C'est le prologue énigmatique d'*Il était une fois en Anatolie* du cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan, Grand Prix du Festival de Cannes. Il ne faut pas résister, il faut se laisser embarquer dans ce long voyage au bout de la nuit des incertitudes. C'est un conte, peut-être, mais puisant ses racines dans un fait divers réel. Ne pas avoir peur de sa longueur, deux heures et trente-sept minutes, tant de films courts semblent durer une éternité. Sur cette route infinie, dans la lueur avare des phares, se dévoile par intermittence un paysage aride et splendide de nudité habitée, comme vont se dévoiler, peu à peu, les zones d'ombre des hommes, leurs lézardes secrètes, tout ce qui va, au fin fond de cette Anatolie si lointaine, nous les rendre soudain si étrangement proches.

On cherche une scène de crime. Dans une des voitures, le procureur,

Grand Prix du Festival de Cannes, le nouveau film du cinéaste turc Nuri Bilge Ceylan envoûte par son ampleur et sa beauté énigmatique.

PAR DANIELE HEYMANN

le commissaire, le médecin, images de l'autorité, chacun dans son rôle officiel. Assigné. Et puis l'assassin présumé. Où a-t-il jeté le cadavre ? Où l'a-t-il sommairement enterré ? « Il y avait un champ, il y avait un arbre... » dit l'homme menotté. Il a un long visage douloureux et pâle, dostoïevskien. On s'arrête, ce n'est pas ce champ. On repart, ce n'est pas cet arbre... Dans la voiture, dans ce huis clos cahotant, pour combattre le froid, la fatigue, le sentiment que cette quête dérisoire et macabre ne finira pas, que faire, sinon parler. Les hommes parlent d'abord de leurs tracas ordinaires, le travail, la bureaucratie, leur hiérarchie... Mais, plus ils s'enfoncent dans la nuit, plus ils dérivent dans les profondeurs de leurs vies, et nous aussi.

Peu à peu les conversations deviennent des confidences, on parle d'une femme magnifique qui avait, juste avant de mettre son enfant

au monde, prophétisé sa propre mort. Mort subite. Mais si c'était un suicide ? avance le médecin. Et de qui cette femme magnifique était-elle l'épouse ? On parle d'un autre enfant. Mais on avoue qu'il est malade... L'assassin demande en vain une cigarette, et parce que quelqu'un, enfin, la lui donne, il se met à pleurer. Aucune musique ne vient surligner, parasiter, sentimentaliser ces beaux vacillements, les bruissements de la nature, la nature seule, sauvage et vraie que Nuri Bilge Ceylan a su capter, les accompagnent : aboiements lointains, pluie d'orage, froissements d'ailes d'un envol brutal d'oiseaux noirs.

Humour noir

Voilà enfin le mort, dont quelqu'un comme en passant aura dit qu'il était un salaud. Le cadavre est ligoté. On le libère. Mais il est désormais trop encombrant pour entrer dans le coffre. Scène d'humour aussi noir que la nuit. Il y aura une halte dans un village, et tandis qu'on mange, qu'on discute trivialement de l'odeur forte du yaourt de buffle, une coupure de courant survient. Apparaît alors, comme descendue d'un Vermeer, une jeune fille d'une grande beauté, sous la lumière incertaine d'une lampe. Le monde n'est donc pas seulement livré à la brutalité des hommes ? Le lendemain, on est aveuglés par la lumière revenue. Par la réalité brute qui suit la remontée nocturne vers la vérité des âmes. L'autopsie de la victime. Le mutisme cadencé de sa jeune veuve. La pierre jetée au front de l'assassin. Mais l'essentiel est dit, on a vu un film magnifique et troublant. ■

Il était une fois en Anatolie, de Nuri Bilge Ceylan, 2 h 37. En salles le 7 novembre.